



Ils nous ont oubliés

basé sur le roman
La Plâtrière de
Thomas Bernhard
mise en scène
**Séverine
Chavier**



direction Jean Bellorini

**du 7 au 13
octobre 2023**

du mardi au samedi à 19 h,
dimanche à 15 h,
relâche le lundi

Grand théâtre,
salle Roger-Planchon
durée : 4 h 05
(deux entractes compris)

Ils nous ont oubliés

basé sur le roman *La Plâtrière*
de **Thomas Bernhard**
mise en scène **Séverine Chavrier**

avec
Aurélia Arto,
Adèle Joulin,
Laurent Papot,
Marijke Pinoy

musicien
Florian Satche

scénographie
Louise Sari
lumière
Germain Fourvel
son
Simon d'Anselme
de **Puisaye** et
Séverine Chavrier
musique
Florian Satche
vidéo
Quentin Vigier
costumes
Andrea Matweber
éducation des oiseaux
Tristan Plot
construction du décor
Olivier Berthel et
Julien Fleureau
intervention IRCAM
Augustin Muller
conception de la forêt
Hervé Mayon –
La Licorne Verte
accessoires
Louise Sari et
Rodolphe Noret

production Centre dramatique
national d'Orléans / Centre-Val
de Loire
coproduction Théâtre de Liège ;
Taxshelter du Gouvernement
fédéral de Belgique ; Théâtre
National de Strasbourg ;
Théâtre de la Cité – CDN
Toulouse Occitanie ; Tandem –
scène nationale Arras-Douai ;
Teatre Nacional de Catalunya,
Barcelone
avec l'aide exceptionnelle de la
Région Centre-Val de Loire
en partenariats avec l'Odéon-
Théâtre de l'Europe, Paris, le
Jeune Théâtre National, Paris,
l'ENSATT et l'Ircam
avec la participation du
DICRéAM
remerciements à
Rachel de Dardel,
Marie Fortuit,
Pascal Frey,
Antoine Girard,
Romuald Liteau Lego,
Marion Stenton

Le roman *La Plâtrière* de
Thomas Bernhard, traduit de
l'allemand par Louise Servicen,
est paru aux éditions Gallimard.

Spectacle en partenariat
avec Arte.

arte

Paru en 1970, *La Plâtrière* est l'un des premiers romans de l'écrivain autrichien Thomas Bernhard. Il s'ouvre par le récit d'un meurtre : aux abords d'une ancienne usine à chaux, la nuit de Noël, une femme a été retrouvée dans son fauteuil roulant, tuée d'un coup de fusil en pleine tête. Quelque temps plus tard, on découvre dans une fosse à purin son mari, à moitié mort et fou, une carabine à la main. Retraçant méticuleusement la succession des événements qui ont conduit au crime, le récit s'engouffre dans l'enfer conjugal.

Le couple a échoué cinq ans plus tôt à La Plâtrière, une bâtisse perdue au milieu des Alpes autrichiennes. Lui, Konrad, autodidacte obsessionnel, travaille à sa grande œuvre, un *Essai sur l'ouïe*. Mais sa quête d'idéal est en permanence entravée par la réalité la plus triviale, si bien qu'il ne couche jamais le moindre mot sur le papier. Elle, sa femme, était déjà malade lorsqu'il l'a épousée ; c'est grâce à son argent qu'ils ont pu vivre. Chacun est ainsi devenu le tyran de l'autre. Tandis que l'enquête policière se meut en cauchemar métaphysique, la folie se répand, inquiétante, hallucinée, corrosive...

Après *Nous sommes repus mais pas repentis*, d'après *Déjeuner chez Wittgenstein*, créé en 2016, Séverine Chavrier dialogue de nouveau avec Thomas Bernhard et reste fidèle à l'esprit de l'auteur : féroce, drôle, désespéré.

Un monde sous cloche

Qu'est-ce qui vous a poussée à revenir à Thomas Bernhard ?

Séverine Chavrier. Je ne pensais pas revenir à cet auteur car j'avais l'impression d'avoir dit beaucoup avec *Nous sommes repus mais pas repentis*. Mais je trouvais que sa prose était plus riche et plus cataclysmique. Alors j'ai replongé dans l'un de ses premiers écrits, *La Plâtrière*. À cette époque, Thomas Bernhard est encore chroniqueur judiciaire. Il vient d'écrire *Gel, Amras*, il est hanté par la question du suicide et de la folie. Le soliloque se met en place, la risible impossibilité d'élection d'un lieu de travail et de concentration entre la ville et la campagne est à son comble, l'Autriche et ses beaux paysages « qui irritent le cerveau » est déjà haïe mais pas encore montrée du doigt pour son impossible dénazification. Le fait divers dans sa plus grande absurdité tient encore une grande place et le froid saisit les corps et les esprits dans un monde âpre (loin encore de la critique mondaine *Des arbres à abattre*) où l'espoir d'une misanthropie vivable est vite déchu.

La Plâtrière met en jeu un couple qui s'isole et vit reclus dans un lieu inhospitalier. C'est un long *flash-back*, une enquête sur un meurtre et une sorte de reconstitution de l'enfer conjugal des derniers mois.

Ce spectacle, c'est déjà un suspens ?

S. C. Il faudrait que tout du long on puisse se demander : mais qui a réellement pu faire le coup ? Ça reste une enquête à la manière de Kurosawa dans *Rashōmon*. Il y aurait plusieurs versions possibles jusqu'au coup de feu final. Qui a vraiment tiré ? On dit que c'est Konrad mais ça aurait tout aussi bien pu être l'infirmière en changeant un dosage ou la femme elle-même, en nettoyant sa carabine. Dans le livre, Bernhard s'amuse à faire diverger les propos rapportés par les principaux visiteurs sur quelques détails. Notre travail a tenté en tout cas de parsemer ces derniers mois de vie de visions prémonitoires, de menaces tacites et inconscientes, de *flirts* désirés et redoutés avec la mort.

Et dans cette reconstitution du meurtre, il y a également la question très théâtrale du vrai et du faux. La scénographie, l'image vidéo et le traitement sonore en jouent beaucoup. Il y a de vrais-faux arbres. Il y a les faux oiseaux, les appeaux de chasse et les vrais oiseaux. Est-ce une vraie infirmière ? De vrais visiteurs ? Des mannequins ou des êtres de chair ? Y a-t-il plusieurs acteurs ou seulement trois protagonistes ? Entend-on des pas dans la neige ou les voix sur l'autre rive comme Konrad et ses hallucinations sonores ?

Parmi les visiteurs, il y a aussi l'infirmière, un personnage inventé par rapport au roman.

S. C. Ce personnage me permettait peut-être de faire exister mieux la relation de violence dans le couple. Il porte aussi tous les visages des multiples visiteurs. Il n'est pas vraiment question de désir mais d'achoppement. Bernhard a peu parlé de la jeunesse. Alors j'ai puisé chez Elfriede Jelinek pour ce personnage qui pense maîtriser ce couple. Elle vole un peu la femme, lui prend quelques objets sans valeur. Il y avait aussi l'idée d'être dépossédé de quelque chose, dans la maladie et dans l'immensité de la plâtrière. Dans les premières lignes du roman, Konrad achète un piano pour calmer ses nerfs et des armes à feu. Il se cloître, s'enferme, dans cette peur de l'autre, de l'étranger, ces thèmes que Jelinek a ensuite largement repris. Car cette plâtrière est curieusement habitée. Il y a ces sous-sols où des gens pourraient se cacher, ces couloirs où d'autres sont piégés.

Les oiseaux sont aussi des visiteurs sur le plateau. Une corneille et des pigeons. Ils travaillent fort la question de la solitude, de l'abandon, le lien entre la nature et l'habitat. Au regard de la pensée très masculine de Bernhard, une pensée du XX^e siècle, on a aimé convoquer des pensées plus contemporaines, clairement féministes, celles de Vinciane Despret avec son *Habiter en oiseau* ou de Donna Haraway sur les espèces compagnes, à partir aussi

de la référence à Kropotkine que Bernhard fait dans le livre (Konrad aime lire Kropotkine à sa femme tandis qu'elle aime lire Novalis). Pour ajouter de l'enquête à l'enquête...

Et Konrad est venu s'installer pour écrire un traité sur l'ouïe, un grand texte.

S. C. Bernhard parle de la stérilité liée à la quête d'un absolu finalement inhibant. Où, comment et quand travailler ? Et donner forme à son travail intellectuel ? Mais avec le ton d'une énorme farce. Celle de l'impossibilité à coucher sur le papier une idée qu'on aurait dans la tête. Parce qu'on n'est pas au bon endroit au bon moment. Parce qu'on a été dérangé. Konrad, on l'a dit, a de nombreux visiteurs qui viennent le déranger. Sa femme, infirme, le dérange aussi.

Enfinement, dans la bagarre que j'ai avec Bernhard sur sa misogynie latente, c'est assez drôle parce qu'il y a une inversion des rôles. L'homme est aux prises avec son œuvre à écrire et la gestion de la vie matérielle. C'est lui qui est aussi avalé par le domestique. Konrad est un homme au foyer qui doit écrire.

Dans le roman, Bernhard ne dit presque rien sur le traité alors c'est la scénographie qui devait prendre cela en charge. On a travaillé le plateau comme un espace extrêmement sonore. Le son d'une chips ou d'un ronflement, d'une porte qui claque, comme dans un boulevard, des murs qui sonnent.

Sur le plateau, tout sonne. Il y a un musicien improvisateur, Florian Satche, sur scène qui fait aussi tout sonner. Ce spectacle, c'est un poème musical. Je voulais trouver cette chose anxiogène qui n'est pas que de l'étrangeté mais bien de la tension, du désespoir et surtout beaucoup de mélancolie.

Et pourquoi ce titre, *Ils nous ont oubliés* ?

S. C. Cette plâtrière, c'est comme une petite scène enfermée dans une forêt, un peu inaccessible. C'est un lieu isolé et assez immense. Il y avait la gageure de jouer cette immensité sur une toute petite scène, avec ses différentes pièces et ses sous-sols. On a obtenu cela grâce à la vidéo et aux caméras de surveillance dans des tout petits espaces. Un lieu inaccessible à cause de la neige également. À la fin du roman, il dit que le chasse-neige ne vient même plus. Il neige souvent dans le spectacle et finalement, cette petite scène est devenue un monde sous cloche, une véritable boule à neige. Le dispositif scénographique raconte le court-circuit par l'isolement.

Au regard de son autobiographie (notamment *Le Froid*), de ses combats douloureux avec la maladie pulmonaire, j'imaginais que dans cette forêt il puisse y avoir, avec ces personnages masqués, des malades d'un sanatorium errant à proximité ; c'était aussi une sorte de rêverie vers *La Montagne magique* de Thomas Mann.

Je ne sais pas ce qu'il restera de ce contrepoint mais en improvisant dans cet espace mental, les acteurs ont commencé à crier : « Ils nous ont oubliés, ils ne nous donnent plus nos médicaments, nos collations, on veut des drogues dures... ».

Entretien avec Séverine Chavrier, mars 2022

Rendez-vous

→ **rencontre avec l'équipe artistique après le spectacle**
dimanche 8 octobre

→ **passerelle Musée, Fast and curious**
Thomas Bernhard : propos sur l'art par Kenza Laala, mercredi 11 octobre à 12 h 30, Musée des Beaux-Arts de Lyon
réservation sur mba-lyon.fr

Les jeudis du TNP
→ **prélude (présentation du spectacle en quelques clefs de lecture)**, par Sidonie Fauquenois, jeudi 12 octobre à 18 h

Thomas Bernhard

Écrivain et dramaturge autrichien, il naît en 1931 aux Pays-Bas. Il passe son enfance à Salzbourg, auprès de son grand-père maternel, au temps du nazisme triomphant. Atteint de tuberculose, il suit des cours de violon, de chant et de musicologie. Il voyage à travers l'Europe puis étudie à l'Académie de musique et d'art dramatique de Vienne ainsi qu'au Mozarteum de Salzbourg. Son premier roman, *Gel*, le fait connaître au-delà des frontières. À partir de 1960, ses pièces sont jouées dans de nombreux pays. En 1968, lors de la remise d'un prix littéraire, Thomas Bernhard provoque les institutions avec un discours attaquant l'État autrichien, sa culture et ses habitants. En 1970, *Une Fête pour Boris* remporte un grand succès en Allemagne. Thomas Bernhard obtient le prix Georg Büchner, la plus importante distinction littéraire d'Allemagne fédérale. Il entame un cycle de cinq œuvres autobiographiques : *L'Origine*, *La Cave*, *Le Souffle*, *Le Froid* et *Un enfant*. Comptant parmi les auteurs les plus importants de la littérature germanique d'après-guerre, il a écrit 250 articles, 5 recueils, une trentaine de textes en prose, une vingtaine de pièces de théâtre dont *Le Faiseur de théâtre*, en 1985, qui fait scandale, ou *Place des Héros*, en 1988, qui raconte la souffrance de Juifs vivant dans la hantise des clameurs d'une foule venue acclamer un discours d'Hitler, cinquante ans plus tôt. Thomas Bernhard meurt trois mois après la première, le 12 février 1989. En France, ses pièces ont notamment été interprétées par Michel Piccoli, Jean-Paul Roussillon, Bernard Freyd, André Marcon, Serge Merlin ou Bulle Ogier. *Place des Héros* entre au répertoire de la Comédie-Française en 2004.

Séverine Chavrier

Musicienne et metteuse en scène, elle a dirigé le centre dramatique national d'Orléans et dirige la Comédie de Genève depuis juillet 2023. Après une hypokhâgne, elle obtient une médaille d'or et un diplôme du Conservatoire de Genève en piano, ainsi qu'un premier prix d'analyse musicale. Elle se forme au jeu d'acteur, rejoint les cours de Michel Fau et François Merle puis participe à des stages auprès d'artistes comme Félix Prader, Christophe Rauck, Darek Blinski ou Rodrigo Garcia. En tant que comédienne et musicienne, elle multiplie les collaborations tout en dirigeant sa propre compagnie, La Sérénade interrompue. Elle rencontre Jean-Louis Martinelli pour qui elle crée et interprète la musique de plusieurs spectacles au Théâtre Nanterre-Amandiers (*Schweyk* de Bertolt Brecht, *Kliniken* de Lars Norén et *Les Fiancés de Loches* de Georges Feydeau). En 2009, elle monte *Épousailles et repréailles*, d'après Hanokh Levin, au Théâtre Nanterre-Amandiers. En 2011, en tant qu'artiste associée au Centquatre à Paris, elle crée, lors du Festival Temps d'images d'Arte, *Série B – Ballard J. G.* inspirée de James Graham Ballard, puis, au Festival d'Avignon 2012, *Plage ultime*. Depuis 2013, elle intervient à l'École supérieure des Arts du cirque de Châlons-en-Champagne. Elle est invitée à créer deux pièces au Théâtre Vidy-Lausanne, *Les Palmiers sauvages*, d'après William Faulkner, et *Nous sommes repus mais pas repentis*, d'après *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard. En 2020, à l'invitation de Carmen Romero et du Festival Santiago à Mil, elle met en scène une version espagnole des *Palmiers sauvages*. Elle signe une création autour de l'adolescence et de la musique, *Aria da capo*.

Le coin lecture

*La Plâtrière, Extinction,
Le Naufragé,*
Thomas Bernhard – romans

La Montagne magique,
Thomas Mann – roman

Fin de partie,
Samuel Beckett – théâtre

Habiter en oiseau,
Vinciane Despret – essai

*Manifeste cyborg et
autres essais,*
Donna Haraway – essai

En ce moment

Diptyque :
Franchir les seuils
Rémanescences
installation de
Jacques Grison
suivie de
Je pars sans moi
spectacle
d'Isabelle Lafon
→ 7 – 21 octobre

Prochainement

1,8M
Festival Sens Interdits
Ivan Viripaev
→ 19 – 20 octobre

Richard II
William Shakespeare
Christophe Rauck
→ 10 – 17 novembre

Saga Familia
– **des lustres inconnus**
création – dès 8 ans
Turak Théâtre
→ 16 – 25 novembre

Ma Jeunesse exaltée
marathon théâtral
Olivier Py
→ 25 – 26 novembre

TNP Pratique

Achetez vos places
sur place : au guichet
par internet :
tnp-villeurbanne.com
par téléphone :
04 78 03 30 00

La librairie Passages
Une sélection
d'ouvrages en lien avec
la programmation.
Rendez-vous les jours
de spectacles, une heure
avant la représentation
et une demi-heure après.

**L'Avant Scène,
restaurant du TNP**
Dans un espace
chaleureux et convivial,
Kim Rezkallah et son
équipe ont le plaisir de
vous accueillir du mardi
au vendredi les midis,
ainsi que tous les jours
de représentation, avant
et après le spectacle.



Théâtre National Populaire

direction Jean Bellorini
04 78 03 30 00
tnp-villeurbanne.com



Le Théâtre National Populaire
est subventionné par le ministère
de la Culture, la Ville de
Villeurbanne, la Métropole de Lyon
et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

Conception graphique : Dans les villes
Illustration : Serge Bloch
Imprimerie Valley
Licences : 1-20-5672 ; 2-20-4774 ;
3-20-5674